

Monumental

Le Museum of Old and New Art (MONA) a été inauguré le 21 janvier à Hobart, en Australie.

The Art Newspaper (extraits) Londres

Imaginez un musée qui assaille chacun de vos sens quand vous parcourez ses salles. Un musée qui expose une œuvre comprenant de la chair en putréfaction et une autre fabriquant des excréments ; où l'on peut voir le corps mutilé d'un kamikaze sculpté dans du chocolat et des exemplaires de la Bible et de la Torah avec des bombes à l'intérieur.

Imaginez un musée qui bouleverse pratiquement tous les codes de l'institution : un musée souterrain sans lumière naturelle, conçu de façon délibérément déroutante pour que les visiteurs s'y perdent ; un musée extrêmement bruyant et malodorant par endroits.

Telle est la vision de David Walsh, mathématicien, joueur professionnel, viticulteur et brasseur, qui décrit son Museum of Old and New Art (MONA), situé à la périphérie de Hobart, la capitale de la Tasmanie, à la fois comme un "antimusée" et comme un "Disneyland subversif". David Walsh n'est pas comme la plupart des collectionneurs. Pour commencer, il n'a pas l'air de se soucier de ce que les gens pensent de lui ou de son musée. Quand on l'interroge sur les retombées potentielles que le MONA aura sur l'économie locale, sa réponse fuse : "Je dois dire que je m'en fiche un peu." A 49 ans, ce Tasmanien qui a fait fortune en mettant au point des systèmes de paris complexes se qualifie lui-même de "laïciste total". Le MONA est son "temple de la laïcité". Ce qui l'intéresse, c'est de "parler de ce que nous sommes, en d'autres termes de ce qui rend les hommes humains, des gens qui baisent, des gens qui meurent, de toutes ces choses dont on a le plus de plaisir à discuter".

La première des nombreuses surprises qui attendent le visiteur, c'est le bâtiment lui-même. Les personnes qui se rendent par la route à Moorilla, le domaine de 3 hectares que Walsh possède sur les rives du fleuve Derwent, verront la baie vitrée d'un restaurant perché au bord d'une falaise, huit pavillons abritant un hôtel de luxe, un vignoble et une brasserie, mais rien qui signale l'accès d'un grand musée. L'entrée est une petite structure arrondie qui donne sur un ascenseur et une volée de marches s'enfonçant sous terre.

Ce qui attend le visiteur en bas est spectaculaire et complètement inattendu. Le MONA est gigantesque, plus de 6 000 mètres carrés de surface d'exposition répartis sur trois niveaux. Le résultat est à couper le souffle. L'un des murs est constitué par la falaise de grès. De là, la structure, faite d'acier et de béton, s'étend vers le fleuve.

Putréfaction et excréments

Si, dans la plupart des musées, c'est un bureau d'information ou de vente de billets qui accueille le public, la première chose sur laquelle tombent les visiteurs ici, c'est un bar. Les boissons ne sont pas autorisées dans les salles d'exposition, mais Walsh aime l'idée que les "visiteurs revisitent l'art avec une vision alcoolisée". A partir du bar, on entre dans un labyrinthe de salles de toutes formes et de toutes tailles. Certaines sont basses de plafond en raison des contraintes physiques du site ; d'autres sont vastes et offrent une longue perspective.

Les œuvres exposées appartiennent à trois grands domaines : les antiquités, avec des momies égyptiennes, des mosaïques romaines, des tablettes mésopotamiennes et des milliers de pièces de monnaie grecques ; les modernistes australiens, avec par exemple le monumental *Snake* de Sidney Nolan, constitué de 1 620 panneaux et couvrant un mur courbe de près de 50 mètres ; et enfin l'art contemporain international.

Walsh possède quelque 300 œuvres et il en a commandé d'autres pour l'inauguration du

MATT NEWTON

Art

Un "Disneyland subversif" en Tasmanie

Œuvre de l'excentrique australien David Walsh, le MONA vient d'ouvrir ses portes. Cet "antimusée" entend nous interroger sur la condition humaine. Parcours fléché.



Deux des œuvres controversées exposées au MONA. A gauche, *Bible Bomb #1854 (Russian Style)* de Gregory Green et, à droite, *On the Road to Heaven the Highway to Hell* de Stephen J. Shanabrook.

MONA, notamment une installation sans titre réalisée en 1998 par l'artiste grec Jannis Kounellis et composée de sept carcasses de bœuf en putréfaction, et une nouvelle version du *Cloaca* de l'artiste belge Wim Delvoye, une machine qui reproduit le processus digestif humain et crée des excréments qu'on ne peut distinguer des vrais. L'odeur du bœuf en putréfaction et des excréments risque d'être un peu extrême pour certains visiteurs, mais Walsh y tient : *"Ne sommes-nous pas tous des machines à fabriquer de la merde ?"* Certains trouveront peut-être ces œuvres choquantes, une réaction dont Walsh se félicite. *"Il y aura beaucoup d'œuvres controversées et j'espère que cela provoquera une polémique, parce que c'est comme ça qu'on attire les visiteurs"*, confie-t-il.

Programmé pour s'autodétruire

Parmi les autres œuvres susceptibles de susciter des réactions violentes, *On the Road to Heaven the Highway to Hell*, de l'artiste américain Stephen J. Shanabrook, une sculpture en chocolat qui représente le corps déchiqueté de l'auteur d'un attentat suicide, ou encore *Bible Bomb #1854 (Russian Style)*, une bible aux pages évidées contenant une bombe, d'un autre artiste américain, Gregory Green.

Laisser entendre que Walsh ne s'intéresse qu'à la controverse, c'est passer à côté du personnage, souligne Olivier Varenne, un conservateur qui depuis cinq ans repère des œuvres pour lui. *"David a une très grande sensibilité. Chaque fois qu'il y a de l'humour ou de la dérision dans une œuvre, je me fais un plaisir de la lui montrer"*, explique-t-il. Et il y a effectivement de la poésie et de la délicatesse dans nombre des acquisitions de Walsh. Par exemple dans *Tracing Time*, une installation de l'artiste irlandaise Claire Morgan, composée de centaines de fils de nylon qui pendent du plafond jusqu'au plancher et sur lesquels l'artiste a collé à la main 3 000 à 4 000 graines de pissenlit. Autre superbe installation, *Untitled (White Library)*, du Cubain Wilfredo Prieto, se compose de 6 000 livres et journaux blancs et vierges disposés dans une bibliothèque qui remplit une salle entière.

Le musée accueillera des expositions temporaires et les œuvres issues de la collection de Walsh tourneront régulièrement. Les visiteurs se verront remettre un appareil électronique qui leur donnera des informations sur les œuvres quand ils circuleront dans les salles (il n'y aura pas de pancartes ni de légendes sur les murs) et qui enregistrera le temps que chacun passe devant chaque œuvre.

Walsh aura un autre moyen d'observer les visiteurs. Il pourra accéder par une porte dissimulée dans l'une des salles d'exposition à un appartement d'où il pourra voir le public circuler en contrebas grâce à une petite vitre installée au sol. Ce qu'il ne sait pas encore avec exactitude, c'est combien de visiteurs auront la curiosité de lever les yeux. Ils pourraient se chiffrer à environ 1 000 par jour, selon ses estimations.

Les collectionneurs aiment souvent voir leur nom inscrit sur le fronton de musées ou associé à tout jamais à des bourses et à des legs. Walsh n'est pas de ceux-là. *"Je ne crois pas être autre chose que de la matière organisée, déclare-t-il, et je suis quasi certain que ce qui constitue mon essence cessera d'exister après ma mort. Cela ne m'intéresse pas du tout d'essayer de me projeter dans l'avenir, au-delà de ma condition de matière organisée."*

Il ne plaisante pas. Le MONA est d'ailleurs programmé pour s'autodétruire. *"Si je me souciais de longévité, confie Walsh, je n'aurais pas construit un musée deux mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Derwent est un fleuve sensible aux marées. Dans cinquante ans, il faudra dépenser beaucoup d'argent, sinon le MONA se retrouvera sous les eaux."*

Christina Ruiz